

AGRESSION SEXUELLE ET RÉSILIENCE

Michel Manciaux¹

Résumé

À partir de son expérience clinique avec des enfants et des jeunes maltraités en famille ou en institution et victimes de différentes modalités d'agression sexuelle, l'auteur détaille, sur la base de nos connaissances nouvelles sur la résilience, le processus qui peut amener un certain nombre de ces victimes à surmonter leur traumatisme et à ne pas répéter ce dont elles ont souffert. Cependant, la question d'un éventuel parcours de résilience pour les acteurs de ces agressions sexuelles reste ouverte; une telle évolution est théoriquement possible, mais on manque d'histoires de vie et d'observations suivies pour y répondre. Des recherches longitudinales rigoureuses s'imposent.

Il s'agit là d'une problématique réelle et importante, malheureusement encore peu documentée. Elle sera abordée en cinq points : après une brève présentation de la résilience puis de l'agression sexuelle, nous tenterons de préciser ce que la résilience nous apprend à propos des victimes, puis des agresseurs, avant de conclure sur ce concept revisité à la lumière de l'agression sexuelle.

La résilience

Plus qu'un concept bien élucidé, c'est d'abord une réalité de vie. Nous connaissons tous, à titre personnel ou professionnel, des enfants, des jeunes, des adultes, des personnes âgées qui, placés dans des situations gravement ou chroniquement pathogènes, perdent pied et s'enfoncent dans la dépression ou s'enferment dans un

statut de victime. Au contraire, certains, déjouant nos pronostics volontiers pessimistes, réagissent de façon inattendue, résistent et, parfois après un abattement passager, reprennent une existence valable. La résilience, c'est résister et se construire. Elle n'est pas l'apanage de personnages hors du commun, même si c'est à partir d'eux qu'elle a d'abord été étudiée. Elle peut aussi se développer sur un fond de malheurs ordinaires : grande pauvreté, maltraitance psychologique habituelle. Charles Dickens, Victor Hugo, Émile Zola, Guy de Maupassant, Hector Malot et bien d'autres, à l'époque de la révolution industrielle, ont parfaitement illustré ces histoires de résilience (Gianfrancesco, 2001). Les contes qui ont bercé notre enfance, comme Harry Potter aujourd'hui, mettent également en situation ces trajectoires de vie où le processus de résilience se retrouve à l'œuvre. Les romanciers, les nouvellistes seraient-ils de meilleurs observateurs de la réalité humaine que les médecins ou les psychologues? Ils ont, en tout cas, mis le doigt sur des facteurs importants de construction de la résilience : l'estime de soi des victimes, le rôle de personnes-clés. Les fées des contes sont bien les prototypes des tuteurs de résilience!

Ce mot ancien, qui n'était guère utilisé que dans la physique de la matière, fait depuis quelques décennies une entrée remarquée dans les sciences humaines. Une définition humaniste s'impose. Il en existe de nombreuses, parmi lesquelles on peut retenir celle-ci, mise au point en 2002, comme définition de travail dans le cadre du groupe Résilience au sein de la Fondation pour l'Enfance (Paris) 4 : « *La résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'évènements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères* » (Manciaux, 2001, p.645).

L'intérêt de ce concept apparaît clairement : tout en reconnaissant l'existence de problèmes, on cherche à les aborder de façon constructive, à partir d'une mobilisation des ressources des personnes directement concernées. En effet, si la génétique et la biologie déterminent les limites du possible, il reste un grand degré

de liberté et une bonne marge de manœuvre pour l'intervention des ressources personnelles, familiales, communautaires et professionnelles.

À chaque instant la résilience met en jeu l'interaction entre l'individu lui-même et son entourage, entre les empreintes de son vécu antérieur et le contexte du moment en matière politique, économique, sociale, humaine. Elle résulte aussi de l'interaction entre facteurs de risques – les situations pathogènes évoquées plus haut – et facteurs de protection variés : en ce qui concerne la personne résiliente, l'estime de soi, la sociabilité, le don d'éveiller la sympathie, un certain sens de l'humour, un projet de vie...; en ce qui concerne l'entourage – car on n'est pas résilient tout seul –, un parent aimant, un ami, une ou plusieurs personnes en qui le sujet a confiance et qui lui font confiance; et, plus largement, le soutien social. Mais la résilience ne signifie ni absence de risque ni protection totale et définitive. Et si le processus de résilience emprunte à la psychanalyse tel ou tel de ses mécanismes, la plupart des résilients ne sont pas passés par le divan (Manciaux, 2004).

Si réelle qu'elle puisse être, la résilience ne met pas à l'abri des rechutes et n'est pas dénuée de possibles effets pervers détaillés plus loin. On peut citer, pour faire court, confusion, banalisation, récupération, mais aussi incompréhension et rejet par défiance vis-à-vis d'un phénomène incomplètement théorisé. Il y a place pour une recherche approfondie à partir des convergences d'observations cliniques rigoureuses! Il y faut, suivant la formule de W. Edelstein de l'Institut Max Planck : « *Une science qui intègre la sagesse et une sagesse qui intègre la science* » (Vanistendael, 1998, p. 15).

Résilience et maltraitance ont partie liée : beaucoup de parcours de résilience ont été observés et décrits à partir de situations de maltraitance, y compris d'agressions sexuelles. Mais il ne faut pas méconnaître la place qu'y tient souvent la maltraitance psychologique, peut-être la forme la plus nocive à terme de toutes les modalités de mauvais traitements. Quoi qu'il en soit, il convient de rappeler les modalités et la

fréquence des agressions sexuelles dont sont victimes les sujets vulnérables, en particulier les enfants. C'est d'eux qu'il sera plus spécialement question dans ce qui suit.

Les agressions sexuelles vis-à-vis des enfants

On réduit trop souvent la notion d'agressions sexuelles aux contacts physiques transgressant le respect de l'intimité corporelle du sujet, qu'il y ait ou non une relation sexuelle complète. Quand il s'agit d'un enfant, on ajoute : « et qu'il n'est pas en mesure de comprendre ». Mais il existe des formes sans autre contact que le regard (exhibitionnisme, curiosité malsaine vis-à-vis du corps, du développement sexuel des enfants; utilisation perverse du regard, également, quand on soumet des enfants aux ébats sexuels d'adultes – en situation ou par médias interposés). L'exposition des enfants aux violences conjugales, même non sexualisées, peut être tout aussi choquante, car elle perturbe profondément leur conception des rapports hommes/femmes ainsi que les relations parents-enfant.

Une forme indirecte, en plein essor actuellement à cause de l'augmentation des séparations de couples, est l'allégation d'agression sexuelle (Manciaux & Girodet, 1999). Elle se voit aussi de la part d'enfants ou d'adolescents confiés à un placement institutionnel ou familial et qui, souffrant de la situation qui leur est imposée, accusent à tort ou à raison un professionnel ou un parent d'accueil. Éducateurs, mais aussi enseignants y sont exposés. Dans ces situations, il y a vraiment agression psychologique sexualisée quand l'enfant est manipulé par un adulte pour alléguer des abus qui n'existent pas. D'ailleurs, qu'elles soient fondées ou non, ces allégations sont lourdes de conséquences pour l'enfant – mais aussi pour les adultes accusés à tort – et nécessitent une prise en charge adaptée. Mais c'est parole d'enfant contre parole d'adultes, et les expertises de crédibilité ne sont pas toujours convaincantes.

Si les hommes sont le plus souvent en cause dans la maltraitance sexuelle envers les enfants, sauf dans ce dernier cas, les agressions sexuelles sont aussi parfois le fait de femmes, et même de mères. La manipulation compulsive des organes génitaux des enfants n'est pas un jeu innocent et dénué de risques. L'érotisation précoce et excessive des soins corporels entraîne troubles émotionnels et confusion, désarroi chez l'enfant, flou entre norme sexuelle et identité sexuelle. Mais il en est d'autres formes encore plus sexualisées. Cependant, cet aspect de la maltraitance est peu documenté, d'où l'intérêt de l'étude de Saradjian et Mignot (1999), au Royaume-Uni, à propos de 52 femmes agresseuses ayant agi seules dans les deux tiers des cas. Il s'agit, selon l'auteure, soit d'agresseuses prédisposées, agissant sur leurs propres enfants, souvent très jeunes, soit d'agresseuses initiatrices s'en prenant à des préadolescents, ou encore de femmes forcées par un homme. Contrairement à une idée répandue, ces agressions ont des conséquences, pour la victime, analogues à celles consécutives aux agressions commises par des hommes. Il ne faudrait oublier ni la pédophilie, ni les formes collectives d'agression sexuelle : les tournantes ou viols collectifs où les agresseurs sont souvent des adolescents, l'exploitation sexuelle des enfants et des jeunes à des fins pornographiques, le tourisme sexuel, pratiques dénoncées par le congrès mondial de Stockholm en 1996. Et cette liste est sans doute incomplète.

Quelle est l'ampleur du phénomène, la fréquence de ces différentes formes d'agression sexuelle envers les enfants? Il convient d'abord de souligner les difficultés d'une approche statistique. C'est pourtant des chiffres que demandent les médias pour intéresser ou émouvoir les foules. C'est du quantitatif que voudrait l'administration pour justifier les dépenses consenties. Or, de chiffres valables, il y en a peu. C'est dire le très grand intérêt de l'enquête suisse de Halpérin, Bouvier et Rey-Wicky (1997) et de l'ouvrage qui en est issu : *À contre-cœur, à contre-corps, ou Regards pluriels sur les abus sexuels d'enfants*. Elle a été menée il y a 10 ans à l'aide d'un questionnaire auto-administré à 1200 écoliers de 13 à 17 ans appartenant à 68 classes tirées au sort

parmi les 200 classes de dernière année de scolarité obligatoire, dans les établissements publics du canton de Genève. Il s'agit d'un travail extrêmement sérieux tant au point de vue méthodologique – échantillon représentatif, taux de participation de 93,5% – que sur le plan éthique (strict respect de l'anonymat : l'autorisation n'a pas été demandée aux parents, ce qui aurait introduit un biais considérable, mais aux associations de parents d'élèves). Les résultats sont accablants : 10,9% des garçons et 33,8% des filles ont rapporté avoir été soumis à une activité sexuelle abusive au moins une fois dans leur vie. Pour 6 garçons, mais 38 filles, il s'agissait d'abus avec pénétration.

L'enquête fourmille de résultats intéressants.

D'autres recherches du même genre ont été menées depuis, mais elles ne donnent pas toujours de précisions suffisantes sur leur méthode. Cependant, un certain nombre arrivent à des taux voisins, et ceci dans différentes cultures : comme s'il y avait, sur ce problème, des comportements universels transcendant les particularismes ethniques et sociologiques (Manciaux, Gabel, Girodet, Mignot, & Rouyer, 2002).

Autre façon d'étudier l'ampleur du phénomène : les recensements administratifs. En France, l'Observatoire de l'action sociale décentralisée publie chaque année pour les autorités administratives et politiques les chiffres de signalements de maltraitance émanant des départements. Les signalements judiciaires ne sont pas toujours comptabilisés. Ces chiffres varient assez peu d'année en année : ce sont, en 2004, 95 000 enfants qui sont signalés comme en danger, c'est-à-dire comme à risque d'être maltraités ou l'étant effectivement. Et sur environ 19 000 réellement maltraités, 5500 (soit 27%) sont signalés comme sexuellement agressés, sans plus de détails. La maltraitance psychologique est manifestement sous-estimée, alors que les négligences lourdes, environ 6000 cas, sont le plus souvent assimilées à des carences éducatives.

Deux remarques à propos de ces chiffres. La gravité des symptômes observés n'est pas proportionnelle à la nature des sévices : une seule exposition à un

exhibitionniste peut être plus fortement et plus durablement ressentie que, par exemple, des attouchements par une personne connue.

Par ailleurs, les agressions sexuelles ont un impact médiatique et social nettement plus important que ne le voudrait leur fréquence relative. Le dépouillement d'un mois de la presse nationale et des grands quotidiens régionaux par les étudiants d'une école de journalistes à la recherche des faits relatés à propos de la maltraitance d'enfants, travail initié par M. Gabel (Communication personnelle, 15 janvier 2001), a montré qu'il s'agissait dans 80% des cas d'agressions sexuelles, alors que celles-ci ne représentent qu'un quart des signalements, toutes causes confondues. Cette surreprésentation médiatique contribue à entretenir dans le public une véritable psychose encore aggravée par l'amalgame avec des faits qui relèvent davantage de la criminalité. Cela ne simplifie pas la tâche des travailleurs sociaux.

Victimes d'agressions sexuelles et résilience

Là encore, le manque de recherches de qualité, ou plus simplement de suivi dans le temps de sujets ayant subi une agression sexuelle unique ou des violences répétées et durables, ne permet pas de disposer de données généralisables. Les deux questions essentielles que pose l'avenir des victimes ne reçoivent donc que des réponses très partielles et provisoires.

Le premier point concerne le devenir des sujets eux-mêmes, et en particulier le problème d'éventuelles séquelles durables. Peut-il y avoir un parcours de résilience à partir d'évènements d'une telle gravité? Dans leur méta-analyse de nombreuses études consacrées à l'avenir des victimes d'agressions sexuelles dans l'enfance, trois auteures québécoises, Dufour, Nadeau et Bertrand (2000, p. 781), écrivent : « *Bien que ce fait soit ignoré la plupart du temps, de 20 à 40% des victimes de maltraitance sexuelle, selon les séries, ne semblent pas éprouver de symptômes de problème d'adaptation ou de santé mentale atteignant des seuils cliniques* ». Elles citent comme facteurs de protection, de résilience, des facteurs individuels – stratégies

d'adaptation, évitement, recherche de soutien, révélation, restructuration cognitive, perception d'effets positifs, sens donné à l'évènement, expression des émotions – et des facteurs d'environnement social. Par contre, déni et refoulement, s'ils sont momentanément protecteurs, deviennent nocifs quand ils se pérennisent. Mais les auteures disent en conclusion que les nombreux problèmes méthodologiques rencontrés dans ces études limitent la portée de ces données. Autre étude d'un très grand intérêt : dans le cadre du suivi d'une cohorte néo-zélandaise de 1025 sujets suivis de la naissance jusqu'à 18 ans, Lynskey et Ferguson (1997) en ont identifié 10% qui avaient été victimes d'agression sexuelle et qui étaient, de ce fait, à risque accru de problèmes tels que dépression, anxiété, troubles des conduites, dépendance à l'alcool ou aux drogues, tendances suicidaires. Environ 25% de ces jeunes n'éprouvaient aucune de ces difficultés, et l'analyse a permis d'identifier les facteurs qui les en protégeaient : la nature et la qualité des relations avec les pairs.

Cependant, de nombreuses observations de parcours individuels inattendus après des agressions sexuelles parfois très graves et apportent un message d'espoir : c'est le cas par exemple de Samira Belil (2003) qui, dans son livre *Dans l'enfer des tournantes*, raconte comment, avec l'aide d'une psychologue, elle a pu se reconstruire, en particulier par l'écriture, après avoir subi, pendant des mois, des viols collectifs. C'est le cas aussi de plusieurs enfants gravement agressés dans leur enfance et qui, devenus adultes, ont été retrouvés par Jacques Lecomte (2004) et ont accepté de se confier à lui (*Guérir de son enfance*). À l'inverse, j'ai personnellement observé des enfants ayant fait preuve de résilience après des sévices physiques ou des négligences graves qui ont « craqué » et se sont enfoncés dans des phénomènes dépressifs, voire franchement psychiatriques, à la suite d'agressions sexuelles. La question reste donc largement ouverte.

L'autre problème majeur à propos de l'avenir des victimes est celui d'une éventuelle répétition transgénérationnelle. Outre que cette assertion n'est basée sur

aucune enquête longitudinale sérieuse, le slogan qui veut qu'un enfant violenté devienne un parent violent est inacceptable sur le plan de l'éthique. Plomber ainsi l'avenir d'un sujet victime de maltraitance par un pronostic destructeur est une faute grave : on connaît d'anciens enfants maltraités qui, devenus adultes, ont renoncé à être parents par crainte de répéter ce dont ils avaient souffert. D'autres affrontent la parentalité avec la ferme intention d'être des parents différents de ceux qu'ils ont subis : Lecomte parle à ce propos de « contre-modelage » (Lecomte, 2004).

On ne peut parler de répétition transgénérationnelle que sur la base d'études prospectives dont on connaît la difficulté. Les rares études disponibles montrent que des enfants malmenés dans leur enfance peuvent devenir des parents suffisamment bons. Beaucoup d'histoires de vie vont dans le même sens. Les études rétrospectives, plus faciles à mener et donc plus nombreuses, comportent un biais considérable. Dans l'anamnèse des enfants maltraités, on retrouve assez souvent que leurs parents ont été maltraités dans leur enfance. Mais cette façon de faire laisse de côté les enfants non maltraités nés eux aussi de parents qui ont été maltraités dans leur enfance. Ce biais de visibilité vient du fait que la méthode rétrospective laisse hors du champ de vision tous les enfants maltraités qui ne deviennent pas parents ou qui, parents, ne maltraitent pas leurs enfants.

À partir des mêmes chiffres de l'étude de Kaufman et Zigler (1987), l'analyse rétrospective donne un taux de reproduction de 90%, alors que la méthode prospective – la seule valable – aboutit à 18%. Cependant, le risque relatif de répétition est nettement plus élevé lors de l'accès à la parentalité pour les parents ex-enfants maltraités que pour ceux n'ayant pas de tels antécédents. Cette vulnérabilité momentanée et les risques qui en découlent plaident pour un accompagnement renforcé à cette période cruciale qui remet en scène toute l'histoire des parents.

Il y a donc un besoin massif de recherches de qualité. Un autre point fort important, mais encore insuffisamment documenté, est celui du rôle possible de la

maltraitance sexuelle des enfants en tant que motif de suicide à l'adolescence, peut-être en lien avec les bouleversements physiques, biologiques et psychologiques liés à l'accès à une sexualité de type adulte. Un certain nombre de séances de verbalisation (*debriefings*) auprès d'adolescents suicidaires vont dans ce sens. Mais ce n'est pour l'instant qu'une hypothèse de travail, rendue plausible par les retombées de l'enquête prospective néo-zélandaise (Ferguson, Woodward, & Horwood, 2000). Dans la cohorte suivie désormais jusqu'à 21 ans, ces auteurs ont retrouvé chez les sujets entre 15 et 21 ans 28,8% d'idées suicidaires et 7,5% de tentatives de suicide. Ces problèmes concernent des jeunes élevés dans des milieux familiaux caractérisés par des difficultés socio-économiques, un faible attachement parents-enfant, des séparations parentales et une exposition aux agressions sexuelles et des troubles psychologiques à l'adolescence. Mais, disent les auteurs, ces antécédents dans l'enfance n'étaient généralement pas prédictifs après la prise en compte des troubles psychologiques et des conduites (anxiété, dépression, addictions) à l'adolescence. Il s'agit en fait d'un processus en chaîne où les problèmes de santé mentale et les événements de vie se potentialisent pour conduire à des comportements suicidaires.

Qu'en est-il des agresseurs?

Certains sont-ils capables de prendre un nouveau départ dans la vie ? On manque d'études documentées sur ce sujet, et l'ombre de la récidive recouvre d'éventuelles histoires de résilience. Cependant, cette dernière a pu s'observer à partir de situations si dramatiques, de tels agissements délictueux, voire criminels, qu'il ne faut pas en exclure a priori la possibilité, même chez des agresseurs sexuels confirmés. Le pardon des victimes peut-il y aider? Probablement pas s'il n'est pas demandé par le coupable. Par contre, la sanction judiciaire peut être le point de départ d'un processus de réparation de l'agresseur; elle soulage en même temps la victime.

Dans ce contexte d'incertitude, un suivi prolongé pourrait permettre d'observer d'éventuelles évolutions positives. Mais on en connaît la difficulté. Pour en savoir

plus collectivement sur le risque de récurrence et sur la possibilité de parcours de résilience, il faudrait également maîtriser deux facteurs importants dont l'importance a été démontrée dans l'étude de la propension aux accidents : la durée du suivi, les occasions et le total cumulé des expositions au risque, en l'occurrence les rencontres entre ceux que l'on pourrait désigner comme les proies et les prédateurs.

La résilience revisitée

Par un simplisme qu'il convient de dénoncer, le grand public considère volontiers la résilience tantôt comme un phénomène extraordinaire réservé à des personnalités hors du commun, tantôt comme une panacée. Certains professionnels y voient une nouvelle modalité d'intervention. Et les responsables administratifs et politiques en tirent argument pour un dangereux désengagement, puisque, pensent-ils, les gens doivent être capables de se sortir par leurs propres moyens de situations difficiles. Elle n'est rien de tout cela. Deux expressions qui la résument ouvrent des perspectives intéressantes.

Stefan Vanistendael (1996), un des pionniers de la résilience, la désigne comme « *le réalisme de l'espérance* ». Dans des situations extrêmes où le réalisme peut conduire à un pessimisme absolu, l'espérance paraît une utopie. Cependant, elle a soutenu par exemple beaucoup de déportés, hommes et femmes réduits, par leurs bourreaux, à une situation infra-humaine : celles et ceux qui s'y résignaient avaient peu de chances de survivre. Certains de celles et de ceux qui, dans cet état insensé, gardaient malgré tout, en dépit de la tragique réalité, l'espoir d'en sortir ainsi que la conscience de leur dignité inaliénable d'êtres humains, ont survécu et témoigné. De même, dans les malheurs ordinaires qui accablent tant de nos contemporains, l'espérance peut fleurir, ne serait-ce que par le souhait d'un avenir meilleur pour leurs enfants.

La résilience, c'est aussi « *un autre regard* » : un regard qui ne réduit pas l'autre à sa souffrance pour les victimes, à leurs crimes pour les agresseurs, et qui cherche,

au-delà de ces réalités, les ressources, au moins potentielles, pour un autre destin. « *Quand je dois rédiger un signalement à propos d'un enfant maltraité dans sa famille, je m'astreins à passer autant de temps, à prendre autant de place pour décrire ce qui ne va pas, et qui nécessite et justifie le signalement, que pour lister ce qui paraît, au moins potentiellement, positif et sur quoi on va pouvoir s'appuyer pour tenter d'améliorer la situation* », disait un travailleur social de terrain lors d'une réunion sur les agressions sexuelles intrafamiliales. Voilà, à partir d'une situation de mauvais traitements avérés, une analyse pertinente, ni naïve – les faits ne sont pas occultés ou minimisés – ni négative – les ressources, même latentes, des protagonistes sont convoquées. Et, en même temps, voilà une démarche éthique remarquable dans sa simplicité.

« *Dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable* », a écrit le grand éthicien Emmanuel Lévinas (1992). Surtout quand autrui est un enfant, une femme, une personne vulnérable victime d'agression sexuelle, mais aussi quand cet autrui est un agresseur apparemment hors de toute possibilité de « guérir ». Un regard, une parole, une rencontre peuvent avoir des conséquences extraordinaires. En fait, certaines possibilités restent ouvertes, en dépit de la dure réalité, et il convient d'approfondir le concept et le processus de résilience et leur application dans la vie des individus et des communautés, ainsi que dans le travail des professionnels de l'humain en mobilisant les ressources de chacun, en connaissant les apports de ce nouveau paradigme, mais aussi ses exigences, ses limites et ses éventuels effets pervers si l'éthique n'est pas au rendez-vous de la pensée de l'action.

¹ *Michel Manciaux*
 Professeur émérite de pédiatrie sociale et de santé publique, Université Henri Poincaré, Nancy
 manciaux.lay@free.fr

Références

- Belil, S. (2003). *Dans l'enfer des tournantes*. Paris : Denoel.
- Dufour, M., Nadeau, L., & Bertran, K. (2000). Les facteurs de résilience chez les victimes d'abus sexuels. *Child Abuse & Neglect*, 24, 787-797.
- Edelstein, W. Communication à S. Vanistendael. Genève : Bureau international catholique de l'enfance.
- Fergusson, D. M., Woodward, L. J., & Horwood, L. J. (2000). Risks factors and life processes associated with the onset of suicidal behaviour during adolescence and early adulthood. *Psychological Medicine*, 30, 23-39.
- Gianfrancesco, A. (2001). Une littérature de résilience ? Essai de définition. In M. Manciaux (Ed.), *La résilience. Résister et se construire* (pp. 21-32). Genève : Médecine et Hygiène, Cahiers médico-sociaux.
- Halperin, D. S., Bouvier, P., & Rey-Wicky, H. (Eds.). (1997). *À contre-cœur, à contre-corps. Regards pluriels sur les abus sexuels d'enfants*. Genève : Médecine et Hygiène.
- Kaufman, J., & Zigler, E. (1987). Do abused children become abusive parents? *American Journal of Orthopsychiatry*, 57 (2), 186-192.
- Lecomte, J. (2004). *Guérir de son enfance*. Paris : Odile Jacob.
- Levinas, E. (1992). *Éthique et infini*. Paris : Fayard.
- Lynskey, M. T., & Fergusson, D. M. (1997). Factors protecting against the development of adjustment difficulties in young adults exposed to childhood sexual abuse. *Child Abuse & Neglect*, 21(12) 1177-1190.
- Manciaux, M. (2001). *La résilience : un regard qui fait vivre*. Paris : Études.
- Manciaux, M. (2004). La résilience au risque du succès. *Prisme*, 44, 204-215.
- Manciaux, M., Gabel, M., Girodet, D., Mignot, C., & Rouyer, M. (2002). *Enfances en danger*. Paris : Fleurus.
- Manciaux, M., & Girodet, D. (Eds.). (1999). *Allégations d'abus sexuels*. Paris : Fleurus.
- Manciaux, M., Vanistendael, S., Lecomte, J., & Cyrulnik, B. (2001). La résilience : État des lieux. In M. Manciaux (Ed.), *La résilience. Résister et se construire* (pp. 13-20). Genève : Médecine et Hygiène, Cahiers médico-sociaux.

- Saradjian, J., & Mignot, C. (1999). Abus sexuels commis par des femmes. Traumatisme dénié et caché dans la vie des enfants. In M. Manciaux, & D. Girodet (Eds.), *Allégations d'abus sexuels* (pp. 77-89). Paris : Fleurus.
- Vanistendael, S. (1996). *La résilience : le réalisme de l'espérance*. Genève : Cahiers du Bureau international catholique de l'enfance.
- Vanistendael, S. (2001). *La résilience : résister et se construire*. Genève : Cahier du Bureau international catholique de l'enfance.